

Fendre l'armure: trouver l'âme sœur

La romancière revient au genre littéraire qui la fit connaître - la nouvelle -, avec grâce.

Anna Gavalda est entrée en littérature avec un recueil de nouvelles. C'était en 1999, avec *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part*. Elle voulait être discrète. Elle rata son coup. La célébrité lui tomba dessus du jour au lendemain. Farouche, elle préserva sa tranquillité en laissant ses personnages occuper le devant de la scène. Et se retira en son bureau pour écrire leurs vies dans des romans plus ou moins épais.

Ce sont eux, ses personnages, qui parlent le mieux d'elle. Cela tombe bien. En voilà de nouveaux, sept exactement, qui composent ce deuxième recueil de nouvelles, dix-huit ans après le premier.

Comme un petit rappel à l'ordre. Vous ne m'aviez pas oubliée, quand même? Me revoilà avec ma petite troupe qui en a gros sur la patate...

Que dit ce nouveau chœur de voix orchestré par la romancière? Il dit la solitude des êtres et la douleur de la perte, il dit aussi la magie des rencontres et la force de l'amour. *Fendre l'armure*, chuchote le titre qui fait référence à ces moments de bascule où tout se fissure, où l'on se met à nu, où l'on fait le bilan, ce qui s'est évaporé et ce qui reste.

Il y a dans *Fendre l'armure* un garçon qui vient d'assister au mariage de son ancienne petite amie et rentre un peu imbibé, un peu sonné, en TGV vers Paris; un homme d'affaires reclus dans une chambre d'hôtel à Séoul qui vide le minibar en songeant à son ami disparu; un routier qui, après son fils emporté par la maladie, pleure son chien, un adorable compagnon de cabine; un père de famille convoqué par la directrice de l'école furibonde; ou encore une jeune veuve alcoolique croisant une autre âme en peine.

Écrivain caméléon

Il y a même cette fille, la fille de l'animalerie un peu vulgaire avec un tatouage de personnage de dessin animé au bas du dos, qui flirte avec un poète le temps d'une soirée. «Faut pas se fier, je suis grossière mais c'est ma tenue de camouflage», explique-t-elle pour justifier son langage de charretier. Anna Gavalda ne dédaigne pas de fleurir ses mots pour le besoin d'un personnage. Ça lui vient aussi naturellement que le souhait de porter la couronne chez Elizabeth II. Elle a un petit côté écrivain caméléon à se glisser ainsi dans tous les registres comme si elle ne voulait pas se laisser cataloguer dans la case «auteur mièvre». On lui passe cette foucade qu'elle assume hardiment. Car, au fond, la romancière brasse les sentiments humains à la pelle pour en dresser un tableau sensible et gracieux. Lulu, la jeune femme de l'animalerie, cache un cœur tendre qui ne demande qu'à palpiter pour peu qu'on la regarde autrement, d'où le poète, justement, qui lui conte fleurette dans le RER.

Elle ne change pas, Anna Gavalda, désarmante dans ses obsessions. Elle met des poètes dans le RER, des Chocapic sur la table du petit déjeuner, du Haut-Brion dans les verres à pied, du feu dans la cheminée et laisse bruisser les conversations d'où s'échappent des confidences et des aveux.

Ses voix sonnent juste. On croit à la jeune veuve alcoolique comme au financier perdu à Séoul. Leur lucidité émeut et leur franchise touche. La romancière les a placés dans des situations saugrenues, art de la nouvelle oblige, mais, bonne fille, leur donne les clefs pour se sortir de l'impasse.

Le cynisme n'est pas sa tasse de thé. On le savait déjà, mais on le savoure encore sous la plume de Sa Majesté Gavalda.

«Fendre l'armure», d'Anna Gavalda, Le Dilettante, 284 p., 17 €.

par Françoise Dargent

